

Edgar Zeidler, *Am And vom Liad / Au bout du compte / Letzten Endes*, éditions du Tourneciel, collection le Chant du merle, 2020

Cela ne veut pas (encore) dire qu'il n'y aura plus rien après. No n m And kummt nît nix, wer weiss, s kât noch viel kumma. Zum Glück! Ô And ohne And!

Unser Zeidler Edgar continuera d'être indigné et inspiré. Deux veines irriguent son âme : la satirique et la romantique. Et c'est cela justement, cette double et continue irrigation, qui fait de lui un poète si fécond, si vif, si alerte, et un inlassable intranquille combattant, depuis *Andzitt* en 2007 (chez l'éditeur Bentzinger, avec une préface de Gérard Leser) jusqu'à ce *Am And vom Liad*. Après avoir gravi en l'an 2019 les pentes de l'Himalaya (*Gitanjali / Chants de louanges* de Rabindranath Tagore), le voici revenu dans notre plaine à moustiques... Où prenant un nouvel élan, pas le dernier je parie, il établit ses comptes. Il a ressenti le besoin de faire le point, de dresser une sorte de bilan de ses quinze années d'intense production poétique et linguistique.

Il se mesure à ceux qu'il considère comme des maîtres et se range de leur côté. Z'ersch drèi Vorbilder üs d'r Heimet : Emile Stork, Nathan Katz et André Weckmann. Plus d'r François Cheng de l'Académie française pour « le royaume du quatrain », et toujours l'indien Tagore, pour les ascensions spirituelles. Il dit d'entrée sa foi dans les capacités à tout dire de sa Heimet- un Müetersproch. Les références exclusives au bilinguisme commencent à l'agacer. Il estime que les Alsaciens doivent s'affirmer comme trilingues plutôt et ne pas minorer ou sous-classer le dialecte. C'est une affaire toujours sensible. Il faut bien admettre, avec réalisme, qu'aujourd'hui l'apprentissage devenu scolaire de l'alsacien passe le mieux et presque nécessairement par un apprentissage solide et méthodique de la langue allemande classique, telle qu'elle s'écrit (dans la littérature et la presse) et telle qu'elle se parle aussi dans les pays germanophones. En aval ou en accompagnement de cet enseignement, on pourra toujours (on devrait) réserver des « plages » de conversation en dialecte et d'initiation à la littérature dialectale d'Alsace et des régions allemandes et suisses voisines. Il sera prévu, inscrit dans les emplois du temps, que dans toutes les écoles bilingues, à tous les niveaux, seront ouverts des ateliers d'expression dialectale (lecture de poésies, chansons, théâtre).

Tous les importants écrivains alsaciens connus qui ont produit une œuvre littéraire dialectale maîtrisaient aussi et comme naturellement l'allemand « standard » d'Allemagne et en usaient si besoin et selon les circonstances. Edgar Zeidler, agrégé d'allemand, en est d'ailleurs au présent un remarquable exemple. Et les trois maîtres qu'ils saluent expressément et tant d'autres, comme Jean Dentinger, Conrad Winter, Lina Ritter, Georges Zink, Eugène Philipps, Adrien Finck, Raymond Matzen, Jean-Paul Gunsett, etc. etc., étaient des germanistes... accomplis. Tous avaient pour langue première, naturelle, maternelle, l'alsacien et avaient été quelque temps de gré ou de force (entre 1940 et 1944) à l'école primaire allemande. Bilingues et non « trilingues » ils étaient – et se disaient – dans la mesure où vivant « dans le cadre de la France », ils s'exprimaient quotidiennement en français.

J'ai souvent remarqué au Stàmmtisch de Rouffach, sallamols, et ailleurs dans les coulisses des théâtres, que les convives qui parlaient l'alsacien avec le plus d'aisance et d'éloquence, sans trébucher et tomber toutes les deux phrases dans le français, réussissaient cet exercice parce qu'ils s'appuyaient habilement sur leur connaissance du lexique allemand et lui empruntaient des termes en les alsacianisant par la prononciation.

Emile Storck, agrégé d'allemand, professeur à l'Ecole normale de Guebwiller, avait écrit en 1954 dans le *Prolog* de sa première pièce *Der Goldig Wage* :

Der Dichter glauibt dass unsri Sproch so geschèit

wie jedi Schriftsproch isch fir àlles sàge,

oi wenn si nìt in d'eint un d'ànder kèit.

Der eige Geischt isch stàrk gnüe fir si tràge.

Un wenn si do un dert e Wort müess namme,

no brücht si sìch nìt meh wie d'àndre schame.

Belle profession de foi, en six vers bien frappés. Utile avertissement. Notre langue (l'alsacien) permet de tout dire, comme toute langue littéraire, même si elle ne tombe pas à tout bout de champ dans l'une et l'autre langue qu'elle côtoie. Car elle possède son génie propre (eige Geischt) et est portée, soutenue par lui. Faisons-lui confiance et si nous faisons des emprunts par-ci par-là, si à Mulhouse par exemple on dit « gare » pour Bahnhof, il n'y pas de quoi être gêné (scheniert), toutes les langues procèdent ainsi et s'enrichissent...

Reconnu comme un virtuose du mètre et de la rime, Emile Storck a composé une trentaine de sonnets dont la perfection formelle et néanmoins la fluidité et la clarté soulèvent cette sorte d'admiration absolue que l'on éprouve devant les chefs d'œuvre universels de l'art. Se mettant à l'école de ce maître exceptionnel, Edgar Zeidler s'est exercé à composer de même huit sonnets (*Sonnetta*) en hommage. L'inspiration est personnelle, sur des thèmes qui lui appartiennent et qu'il a déjà traités ailleurs et autrement, *Dichterwaj*, *Granzstein*, *Müetersproch*. Ou alors ce sont des variations sur des vers de Storck même. Comme la reprise de « stüine in d'Dunkelheit » cité plus haut :

Do stüüm i stìll in die Dunkelheit ni

Gànz vertieft in minni Gedànka –

Ich hoff as kummt mir noch ebbis i...

De Nathan Katz à la fin, il retient sous forme d'épilogue cette spiritualité romantique, panthéiste, qui annonce que nous revivrons... peut-être... dans tout ce qui est beau. S

Witerlabe noh em Tod in allem wu scheen isch. Variations zeidleriennes en colmarien et en ORTHAL :

Wenn ich witterscht lawa kânt
ìn àllem wo wâchst un rennt
ìn àllem wo gfitzt un scheen isch
ìn àllem wo lâwandig isch
ìn der Krâft vom Oschtwînd
ìm Harz vo der Bauimrînd

La gageure de Zeidler dans ce Bând *Am And vom Liad* est d'avoir fait le choix d'un vers classique, donc selon lui de vers rimés. Il s'y tient sans faillir de bout en bout, dans toutes les parties, que ce soit dans ses quatrains à la Cheng, ses sonnets à la Storck, ses apostrophes et invectives à la Weckmann (« Weckmänniara » !!) ou ses chants spirituels façon Tagore. Il faut le faire ! Exercices de jonglerie. En regard, les versions française et allemande sont en prose, « pour que le lecteur, d'où qu'il soit, comprenne bien ». Une prose certes littérairement soignée, « poétique », comme Baudelaire l'avait voulue.

Pari esthétique réussi. On admire cet habile travail – ou jeu – d'écriture, on y prend trois fois plaisir. Mais s'il arrive souvent que la contrainte formelle (l'obligation d'une rime) excite et féconde l'imagination, il arrive aussi par endroits qu'elle pèse, tord et torture les vers, plie le sens. Et on se dit : non, ça ne doit pas être ici la fin du chant, le chant du cygne... Il en viendra d'autres, libres, différents. On les attend. On serait « au bout du compte » ? Allons, quelque chose me dit qu'on n'est pas au bout de nos surprises.

Jean-Paul Sorg